



Philippe
Besson

Paris-Briançon
roman

Julliard

PARIS-BRIANÇON

DU MÊME AUTEUR
chez le même éditeur

- En l'absence des hommes*, roman
Son frère, roman
L'Arrière-saison, roman
Un garçon d'Italie, roman
Les Jours fragiles, roman
Un instant d'abandon, roman
Se résoudre aux adieux, roman
Un homme accidentel, roman
La Trahison de Thomas Spencer, roman
Retour parmi les hommes, roman
Une bonne raison de se tuer, roman
De là, on voit la mer, roman
La Maison atlantique, roman
Vivre vite, roman
Les Passants de Lisbonne, roman
« *Arrête avec tes mensonges* », roman
Un personnage de roman, roman
Un certain Paul Darrigrand, roman
Dîner à Montréal, roman
Le Dernier Enfant, roman

PHILIPPE BESSON

PARIS-BRIANÇON

roman

Julliard

© Éditions Julliard, Paris, 2022
ISBN : 978-2-260-05464-1
Éditions Julliard – 92, avenue de France 75013 Paris

« La nuit je mens
Je prends des trains à travers la plaine »
Alain Bashung, « La nuit je mens »

Prologue

C'est un vendredi soir, au début du mois d'avril, quand les jours rallongent et que la douceur paraît devoir enfin s'imposer. Le long du boulevard, aux abords de la Seine, les arbres ont fleuri et les promeneurs sont revenus. Autour d'eux, des flocons virevoltent, tombés des peupliers ; on dirait de la neige au printemps.

C'est une gare, coincée entre un métro aérien et des immeubles futuristes, à la façade imposante, venue des siècles, encadrée de statues, où les vitres monumentales l'emportent sur la pierre et reflètent le bleu pâlisant du ciel. Des fumeurs et des vendeurs à la sauvette s'abritent sous une marquise à la peinture écaillée.

C'est la salle des pas perdus, où des inconnus se croisent, où une Croissanterie propose des sandwiches et des boissons à emporter, ne manquez pas la formule à 8 euros 90, tandis qu'un clochard file un coup de pied dans un distributeur de sodas et de friandises.

Paris-Briançon

C'est un quai, noirci par la pollution et les années, où un échafaudage a été installé parce qu'il faut bien sauver ce qui peut l'être, et où des voyageurs pressent le pas, sans prêter attention à la verrière métallique qui filtre les derniers rayons du soleil.

C'est un jour de départ en vacances, les enfants sont libérés de l'école pour deux semaines, ils s'en vont rejoindre des grands-parents, loin, une jeune femme est encombrée par un sac trop lourd qu'elle a accroché à la saignée du coude, un homme traîne une valise récalcitrante, un autre scrute fébrilement le numéro des voitures, un autre encore fume une dernière cigarette avec une sorte de lassitude, ou de tristesse, allez savoir, un couple de personnes âgées avance lentement, des contrôleurs discutent entre eux, indifférents à l'agitation.

Bientôt, le train s'élancera, pour un voyage de plus de onze heures. Il va traverser la nuit française.

Pour le moment, les passagers montent à bord, joyeux, épuisés, préoccupés ou rien de tout cela. Parmi eux, certains seront morts au lever du jour.

1.

Le départ de l'Intercités de nuit n° 5789 est prévu à 20 h 52. Il dessert les gares de Valence, Crest, Die, Luc-en-Diois, Veynes, Gap, Chorges, Embrun, Mont-Dauphin-Guillevestre, L'Argentière-les-Écrins et Briançon, son terminus, qu'il atteindra à 8 h 18.

En période normale, il compte cinq voitures mais leur nombre monte à dix pendant les vacances d'hiver, lorsque les familles et les jeunes gens rejoignent les stations de ski.

Les voitures-couchettes comportent chacune dix compartiments de six couchettes, en deuxième classe, soit soixante places en tout, soixante lits étroits où s'étendre, où chercher le sommeil, où le trouver parfois. Elles sont décorées dans des tons bleus mais les déplacements brusques et incessants des bagages ont zébré le revêtement de traces noires et d'éraflures. Il existe des compartiments

pour « dames seules » ; terminologie qu'on croirait empruntée à un autre siècle. Cela étant, cet espace dédié aux femmes évite la déconvenue de devoir se retrouver en tête à tête avec un inconnu mal intentionné. Sur chaque couchette, avant que l'accès aux trains ne soit autorisé, un agent de nettoyage a disposé une couette, un oreiller et une petite bouteille d'eau, ainsi qu'une boîte de confort, sous cellophane, contenant une lingette, des bouchons d'oreille et des mouchoirs. Deux systèmes de fermeture des portes assurent la tranquillité des usagers : un verrou et un mécanisme d'entrebâillement.

Dans les voitures-services, trois compartiments ont été remplacés par un garage à vélos – signe que l'époque a changé –, un espace réservé au personnel de bord et un coin détente, où des conversations se tiennent jusqu'à pas d'heure, entre insomniaques, sur tout et n'importe quoi, l'essentiel étant de passer le temps.

Enfin, les voitures-sièges proposent des fauteuils inclinables à quarante-cinq degrés afin de faciliter le repos des voyageurs. Pour des raisons de sécurité, de faibles veilleuses restent allumées en permanence. Quand la nuit est noire, on jurerait des balises.

L'Intercités peut accueillir jusqu'à deux cent soixante-quinze passagers mais ce soir, ils sont à peine la moitié à avoir acheté un billet. Le train de nuit ne séduit plus guère.

Pourtant, il a connu son heure de gloire. Qui ne se souvient de l'Orient-Express, du Train Bleu, de la Flèche d'or ? Rien que les noms nous transportaient. Même sans les avoir jamais empruntées, on imaginait sans peine des berlines profilées trouant l'obscurité, traversant la vieille Europe, et on avait vu dans les magazines les photos des cabines en bois d'acajou, des banquettes rouge bordel, des serveurs en habit, on pouvait rêver de se réveiller sur la Riviera ou à Venise.

La réalité était plus prosaïque ; comme souvent. À côté de ces vaisseaux de luxe, les convois modestes, les omnibus, les tortillardards étaient la règle mais qu'importe, on pouvait aussi trouver du plaisir à tanguer sur des rails au beau milieu de la nuit comme on flotte sur une mer sombre, à passer d'un wagon à l'autre en ouvrant des soufflets pour enjamber un attelage mouvant, à slalomer entre des garçons jouant aux cartes assis par terre et des militaires rentrant de garnison encombrés de leur barda, à respirer des effluves de tabac et de sueur, on s'étonnait de faire des haltes dans des gares improbables, plantées au milieu de nulle part, et même les crissements qui sciaient les oreilles participaient au charme.

Et puis le train à grande vitesse est arrivé, c'était au commencement des années 80, il a comblé notre obsession du temps et de la célérité, notre besoin maladif de réduire les distances, il a soudain rendu obsolètes ces

Paris-Briançon

transports nocturnes, trop longs, trop lents, il a démodé ces Corail malgré la livrée carmillon ou le bandeau bleu qui tentaient de cacher la misère. Alors, l'argent s'est tari, le renoncement a gagné, les lignes ont presque toutes été supprimées. Pour celles qui ont miraculeusement échappé au grand ménage, les rames ont vieilli, les locomotives diesel se sont épuisées, les perpétuels colmatages sur les voies ou l'abandon des wagons-bars ont découragé même les plus motivés. Tant et si bien qu'on se demande si les cent et quelques qui prennent place à bord ce soir sont de doux rêveurs, d'incurables nostalgiques, ou tout simplement des gens qui n'ont pas eu le choix.

2.

Alexis Belcour a quarante ans, pile. Pour l'instant, il ne sait pas très bien quoi penser de ce nouvel âge. Certes, il a compris que les possibles se sont raréfiés mais ça ne date pas d'aujourd'hui, que le corps n'a plus la même énergie mais c'est le cas depuis un bail, il a conscience d'avoir modifié ses pratiques vestimentaires mais avec son métier, ce n'est pas nouveau, il ne serait pas capable de nommer les musiques que les types de vingt ans écoutent mais l'a-t-il jamais été, bref, il ne perçoit pas de réel changement. Bien qu'on lui ait seriné qu'il s'agissait d'une bascule, quarante ans, d'un adieu à la jeunesse, ce qu'il est disposé à admettre, pour l'instant, il ne voit pas vraiment de différence avec avant. Peut-être a-t-il été vieux très vite dans son existence et cette borne, en conséquence, ne peut pas avoir, pour lui, beaucoup de signification. Pourtant, et c'est un

de ses nombreux paradoxes, son apparence dément ce vieillissement prématuré, son allure a quelque chose de juvénile, de gracieux, de délicat, généralement on lui donne moins que son âge, sensiblement moins. Il s'en débrouille. D'autant que ça lui vaut de plaire un peu plus qu'il ne le mériterait, parfois.

Alexis est médecin généraliste. Il a son cabinet rue d'Alésia, dans le 14^e arrondissement, non loin de la place Victor-et-Hélène-Basch. D'ailleurs, le midi, il n'est pas rare qu'il aille déjeuner au Zeyer, la brasserie qui en occupe un angle, un des rares endroits de Paris qui sert encore des œufs mayonnaise. Il a une patientèle diverse, à l'image de ce quartier qui ressemble à un village, comme le prétendent ceux qui y vivent : des trentenaires avec enfants et des retraités, des bobos et des gens modestes, des enracinés et des qui ne font que passer. Il soigne des gripes, des bronchites, des foulures, il vaccine, et, quand il lui faut annoncer une mauvaise nouvelle, ce sont en général les hôpitaux qui récupèrent ensuite ceux qui nécessiteront des traitements lourds. Cette vie de médecin de quartier lui convient. Son père cependant rêvait de mieux pour lui, il l'avait encouragé à poursuivre ses études, à choisir une spécialité, il l'aurait volontiers imaginé chirurgien mais Alexis ne voulait pas des rêves que des tiers nourrissaient pour lui, et ceux de son père en particulier.

C'est du reste l'infatigable ambition de ce dernier qui les avait conduits à quitter Briançon. Ayant décroché un très beau job à La Défense, et le salaire qui allait avec, il avait annoncé que c'était terminé, les Alpes, les sommets enneigés, la maison de pierre. Et la famille s'était retrouvée à Neuilly. Le garçon n'avait que sept ans. Pendant longtemps, le soir venu, en cherchant le sommeil, il allait avoir le regret des sommets enneigés, de la maison de pierre et, un jour, ça lui était passé. Briançon ne serait plus qu'un souvenir flou. C'est pourtant là qu'il revient aujourd'hui. Voilà pourquoi il se trouve à Austerlitz.

Il est en avance. Il est toujours très en avance. Et considère toujours avec un peu de stupéfaction, et peut-être d'admiration, ces voyageurs qui déboulent au dernier moment, hébétés, transpirants, qui interrompent une seconde leur course pour aviser le tableau d'affichage, découvrir le numéro de leur quai, avant de la reprendre, de se faufiler entre les silhouettes, pareils à des danseurs brusques, de foncer, lancer une dernière accélération, et grimper dans la voiture de queue juste avant que la portière ne se referme, la plupart du temps ils sont jeunes, avec un sac en bandoulière, dans lequel ils ont jeté des vêtements à la hâte, leur précipitation n'est pas la conséquence d'un rendez-vous qui se serait éternisé, d'un emploi du temps si serré qu'il expliquerait leur

arrivée tardive à la gare, non, ils sont comme ça, en permanence sur la brèche, sur un fil, ne sachant pas faire autrement, et cependant ils ont la chance de grimper dans le train juste avant qu'il ne démarre, ils ont cette grâce. Lui, il cherche une table libre dans le café où il va devoir patienter. Il a trente bonnes minutes devant lui.

Il doit se résoudre à s'installer dans une Brioche Dorée avec ses tables en formica imitation bois. Il songe que les cafés de gare n'en sont plus vraiment, ces cafés de jadis avec leurs clients agglutinés, les habitués et les profanes, ceux qui vont bosser et ceux qui partent loin, longtemps, ceux qui voyagent léger et ceux qui sont encombrés, avec leur désordre, leur comptoir où on n'a pas eu le temps de débarrasser les pintes maculées d'un reliquat de mousse ni les tasses vides, parce qu'il y a trop de monde, leurs journaux froissés qui traînent, leurs ramequins de cacahuètes où des inconnus ont plongé la main, leurs jambon-beurre qui suintent derrière une vitrine constellée de traces de doigts, et puis leurs exclamations, leurs silences aussi, leurs solitudes. Ne demeurent que les pressés, les furtifs parce que le train de banlieue n'attendra pas, et que le suivant passera trop tard pour rentrer chez soi avant la nuit.

Alexis aurait pu prendre un TGV, le trajet eût été plus court mais il a eu envie d'essayer le train de nuit, ça lui a paru romantique ou romanesque, et il lui arrive

Paris-Briançon

d'être romantique ou romanesque malgré le sérieux de sa profession, d'ailleurs ça lui joue des tours, on croit que les médecins sont des gens solides alors qu'il n'est que fragilité, on les présume dotés d'une certaine placidité pour affronter les catastrophes quand lui doit s'employer à dominer une sensibilité excessive. Ou bien il aura voulu retarder le moment, le moment de renouer avec Briançon, avec le territoire de son enfance ; il faut dire que ce qu'il doit y accomplir n'est pas tellement joyeux.



Philippe
Besson

Paris-Briançon
roman

Julliard

Paris-Briançon

Phillipe Besson

Lorsqu'ils montent à bord de l'Intercités n°5789, un des rares trains de nuit encore en activité, rien ne rapproche ces passagers qui se rendent dans les Hautes-Alpes. À la faveur d'un huis clos imposé, tandis qu'ils sillonnent des territoires endormis, ils sont une dizaine à nouer des liens, laissant l'intimité et la confiance naître, les mots s'échanger, et les secrets aussi. Peu à peu, derrière les apparences, se révèlent des êtres vulnérables, victimes de maux ordinaires ou de la violence de l'époque, des voyageurs tentant d'échapper à leur solitude, leur routine ou leurs mensonges. Ils l'ignorent encore, mais au petit matin, certains d'entre eux trouveront la mort. L'essentiel réside dans ce qu'ils se seront dit cette nuit-là.

Sans se départir de son aptitude à sonder la psychologie humaine, Philippe Besson nous livre un drame au suspense redoutable. Métaphore de la vie qui s'interrompt, ce roman de la fatalité nous rappelle que nul ne maîtrise son destin. Et, si l'issue en est toujours tragique, le chemin parcouru tisse l'histoire de nos existences. Ainsi, par la délicatesse et la justesse de ses observations, Paris-Briançon célèbre le miracle des rencontres de fortune, et la grâce des instants suspendus, où toutes les vérités peuvent enfin se dire.

EAN: 9782260054641

Prix: 19€

**Cet extrait vous a plu ?
Retrouvez ce livre en librairie
le 06 janvier 2022**

Julliard

Egalement disponible au format numérique à 12,99€